

Olivier, lui, ne soupçonnait point la nature des sentiments que sa vue m'inspirait, mais il croyait à mon amitié, la sienne, pour moi, était plus vive encore, s'il se pouvait. Nous nous oubliâmes pendant des heures dans les épanchements de la plus fraternelle tendresse. Enfin, il fallut se séparer : Olivier reprit le chemin de sa cellule, et moi je revins à Belle-Assise où M. de Puylléri m'attendait avec inquiétude ; l'heure du souper approchait, et j'avais oublié de dîner.

XVI

J'étais fort embarrassé vis-à-vis de M. de Paylléri ; il avait tous les droits imaginables à ma reconnaissance ; il m'avait sauvé la vie ; ses bons soins, sa sollicitude de tous les jours, son affection gratuite, me faisaient un devoir de lui témoigner une confiance sans réserve, et certes, pour ma part, j'étais disposé à ne lui rien refuser. Or il m'interrogeait du regard et de la parole ; il me demandait si j'étais content de ma visite au couvent, si j'avais reçu de bonnes nouvelles, si mon jeune compatriote connaissait ma famille. Mais ces questions mêmes me faisaient voir que le supérieur des franciscains n'avait pas jugé à propos de l'instruire. Olivier voulait-il donc cacher une histoire dont le secret lui appartenait pour moitié au moins ? Et cela étant, que faire ? Garder un silence absolu ? — Rien ne serait plus cruel. — Parler comme un diplomate, faire des réticences ? — Je n'en aurais pas le pouvoir, la vérité m'échapperait malgré moi. — Non, non, il n'y avait qu'un parti à prendre ; M. de Puylléri méritait mille fois de tout savoir ; à ma place, Olivier l'eût certainement pensé comme moi. Je n'hésitai plus. Lorsque, après le souper, nous eûmes, en nous promenant, gagné un tertre dont la vue s'étendait jusqu'aux murs lointains du couvent qui abritait en ce moment mon bien-aimé frère Olivier, je commençai mon récit, que venait de provoquer une nouvelle question de M. de Puylléri. Remontant à quinze ou vingt années dans le passé, je lui appris les rares qualités d'Olivier enfant, notre amitié, notre première séparation, mon retour en France, notre séjour au Plesquen et tous les détails de la rivalité qui y avait pris naissance, puis mon départ et ma tristesse désespérée, et les commencements de ma maladie. Enfin, parvenu à ce point, je dis que j'avais trouvé au couvent, quel était ce novice breton, et ce qu'il me voulait.

Quand j'eus achevé, M. de Puylléri essuya ses yeux humides de larmes.